



**HAL**  
open science

## Pocahontas, ou le revers mythique de la médaille

Bernard Vincent

► **To cite this version:**

Bernard Vincent. Pocahontas, ou le revers mythique de la médaille. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, 2004, Founding Myths of the New South Africa / Les mythes fondateurs de la nouvelle Afrique du Sud, 24, pp.163-173. hal-02344109

**HAL Id: hal-02344109**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02344109>**

Submitted on 3 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Pocahontas, ou le revers mythique de la médaille*

---

*Bernard VINCENT  
Université d'Orléans*

Avant d'en venir à la nouvelle Afrique du Sud et à son rapport aux mythes, je me propose de faire un long détour par l'un des tout premiers mythes de l'Amérique naissante, celui de Pocahontas. J'espère qu'au terme de ce voyage dans l'espace, le temps et l'histoire culturelle, ma comparaison se révélera pertinente. Tel est en tout cas le pari (risqué) de cette communication.

Chacun sait que, le 14 mai 1607, trois navires britanniques (le *Susan Constant*, le *Godspeed* et le *Discovery*) pénétrèrent dans la baie de Chesapeake. Leurs passagers (une centaine d'hommes) y établirent la première colonie permanente de Virginie et la baptisèrent du nom de leur nouveau roi : ainsi naquit Jamestown, embryon de ce qui allait devenir les États-Unis d'Amérique<sup>1</sup>.

Quelques mois plus tard, en décembre de la même année, l'un de ces pionniers, un aventurier nommé John Smith (pouvait-on être plus anglais ?), se perdit dans la forêt. Né dans le Lincolnshire

---

<sup>1</sup> Peu après l'accession de Jacques 1<sup>er</sup> au trône d'Angleterre en 1603, le Parlement britannique accorda une « charte » à la *Virginia Company*, société par actions fondée par un petit groupe de négociants et de gentilshommes. L'objectif de la compagnie, bientôt rejointe par une multitude de petits porteurs, était tout à la fois patriotique, économique et religieux : il s'agissait de travailler à la grandeur de l'Angleterre et de la Couronne ; de s'enrichir par le commerce et le rapatriement de métaux précieux (vieux rêve de l'« Eldorado ») ; d'étendre, enfin, l'empire de la chrétienté par la conversion des indigènes.

en 1579, peu instruit mais bon au maniement de l'épée, John Smith avait derrière lui une carrière turbulente d'aventurier. Il avait combattu les Turcs en Hongrie et, devenu leur prisonnier, avait été détenu comme esclave à Constantinople. De retour à Londres en 1604, et tout aussi démuné qu'avant son étrange aventure, c'est sans la moindre hésitation qu'il avait répondu à l'appel colonisateur de la *Virginia Company*. L'expédition projetée était pour lui plus qu'une aubaine : elle allait sceller son destin et faire entrer son nom dans la légende.

Smith, donc, fut capturé par des Algonquins qui le conduisirent à leur chef, le redoutable Powhatan (lequel avait déjà attaqué le campement de Jamestown quelques jours seulement après son installation). John Smith fut alors sauvé d'une mort certaine – en tout cas le crut-il – par la fille préférée de Powhatan. Celle-ci s'appelait Pocahontas et son nom est désormais immortel, du moins dans la mémoire de tous les John Smith de la terre.

Voici comment John Smith a décrit la scène de son sauvetage miraculeux. Le roi (il dit l'« Empereur ») apparut entouré de sa cour et de ses conseillers, et une telle majesté rayonnait de son visage que le capitaine ne put s'empêcher d'éprouver de l'admiration au spectacle de « tant de dignité dans un sauvage nu ». On lui donna à boire, on lui rinça les mains, on lui apporta de la nourriture, Powhatan prononça d'une voix aimable quelques paroles de bienvenue, puis soudain :

Deux grosses pierres furent apportées devant Powhatan ; alors une foule d'hommes s'empara de [Smith] et le traîna jusqu'aux pierres où sa tête fut appliquée de force. Au moment où ceux-ci s'apprêtaient à lui défoncer le crâne avec leurs gourdins, Pocahontas, la fille préférée du roi, qui avait supplié en vain, prit sa tête entre ses bras et posa son visage contre le sien pour le sauver de la mort<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Ce récit paraît dans la quatrième édition de la *Generall Historie of Virginia, New England and the Summer Isles* de John Smith publiée à Londres en 1624, mais seize ans plus tôt, dans sa *True Relation of Virginia* (1608), Smith ne dit pas un mot du rôle de Pocahontas, si bien que certains historiens se sont demandé s'il n'avait pas inventé de toutes pièces cette (trop) belle histoire. L'interprétation, de type ethnologique, qui semble prévaloir aujourd'hui est que la cérémonie vécue et décrite par Smith était un double simulacre d'exécution et de délivrance, une sorte de rite d'initiation en vue de son adoption comme membre de la tribu. Mais cela, Smith ne pouvait ni le

Smith put alors retourner à Jamestown. Là, de nouveau aidé par Pocahontas qui lui fit en secret livrer de la nourriture et même, dit-on, traversa nuitamment la forêt profonde pour l'avertir d'une nouvelle attaque ordonnée par son père, il sauva provisoirement la colonie du désastre, avant de repartir pour l'Angleterre en 1609.

\*

Le premier fait à noter ici, c'est qu'il a fallu attendre deux siècles pour que l'histoire de Pocahontas et de John Smith commence à s'emparer de l'imaginaire anglo-américain et donne à la tradition littéraire américaine ce qui lui manquait : une *Iliade* et une *Odyssée* nationales, où Smith tient le rôle d'Énée, colporteur en Italie de la civilisation troyenne, et Pocahontas celui de Didon, figure de l'amour déçu mais fondatrice légendaire de Carthage. La colonisation de l'Amérique septentrionale a dès lors plus qu'une histoire : elle a une légende – et une légende qui, au fil du temps, est devenue mythe, sinon pour les Indiens, du moins pour les colonisateurs du Nouveau Monde :

Pocahontas, note l'un de ses biographes, Philip Young, est représentée dans d'innombrables peintures et monuments ; elle a donné son nom à des bateaux, à des motels, à des mines de charbon, à des villes, à des comtés, à des ordres secrets, à des entreprises commerciales, et elle a servi de pseudonyme à divers écrivains [...] Mais tous les signes de son existence s'effacent devant les pièces, les poèmes, les romans – et les livres pour enfants qui depuis 150 ans inondent notre littérature. [sans parler du cinéma !]. Qu'ils mettent en scène l'histoire à partir de faits supposés ou qu'ils combent les lacunes et les insuffisances avec des matériaux inventés de toutes pièces (et généralement présentés comme des faits), les différents traitements, qui vont du sérieux à l'absurde, sont si nombreux qu'on sera bientôt incapable de les compter<sup>3</sup>.

---

comprendre, ni le savoir, et Pocahontas ne pouvait lui apparaître que comme l'instrument divin de son salut : « Dieu, écrit-il, fit de Pocahontas [...] l'instrument de ma délivrance ».

<sup>3</sup> Philip Young, « Pocahontas (1596 ?-1617) », in G. J. Baker-Benfield et Catherine Clinton, éd., *Portraits of American Women* (New York : St. Martin's Press, 1991), p. 21. Au cours du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles, les écrivains de tous poils et de tous genres se pressent autour du tombeau de Pocahontas, mais aucun ne chantera la femme, aucun (ou presque) ne chantera l'Indienne ;

C'est principalement le « sauvetage » de Smith par Pocahontas qui est entré dans la légende et a retenu l'attention des romanciers et des poètes. Bien que Smith ait lui-même décrit Pocahontas comme « une enfant de douze ou treize ans d'âge », l'imaginaire américain a vu dans cette scène, outre un geste d'amour scellant positivement et pacifiquement l'union des deux mondes, un véritable rituel d'épousailles, voire de conception – au point que Smith compte finalement plus dans la légende que John Rolfe (l'Anglais qu'elle allait sept ans plus tard épouser), car Smith était d'une certaine façon le *vrai* mari, le mari *mythique*. Comme l'écrit à nouveau Philip Young :

Nous [Américains] voyons son geste comme un rite, comme le signe cérémonial du don de la vie [...] Sa spontanéité sans détours était celle d'une épousée [...] le rituel que nous percevons dans son comportement est une cérémonie insolite et spectaculaire de mariage [...] C'est l'innocence s'offrant à l'expérience [...] un acte qui implique un renoncement total, l'abandon du foyer familial, de sa terre, de ses croyances, de son moi et peut-être même de sa vie, afin que la vie puisse continuer<sup>4</sup>.

En avril 1613, par un étrange caprice du destin, Pocahontas tomba aux mains des Anglais<sup>5</sup>. John Smith n'était plus là : il avait

---

tous chanteront une histoire déformée – la légende – et un symbole utile au pays – le mythe. Se succéderont ainsi des romans à l'eau de rose (John Davis, *Captain Smith and Pocahontas*, 1805), des comédies ou des drames naïfs (James Barker, *The Indian Princess*, 1808), des opérettes (Robert Dale Owen, *Pocahontas*, 1837), des ballades et des odes plus sentimentales les unes que les autres. Avec le XX<sup>e</sup> siècle, ou à mesure qu'on s'en rapproche, la guimauve tend à disparaître des récits et la qualité littéraire s'améliore : les romans s'appuient davantage sur l'histoire (John Ester Cooke, *My Lady Pocahontas*, 1885 ; puis l'Anglais David Garnett, *Pocahontas, or The Nonparell [sic] of Virginia*, 1933), tandis que les grands écrivains s'emparent du sujet – en 1916 Carl Sandburg (« Cool Tombs »), en 1917 Vachel Lindsay (« Our Mother Pocahontas »), en 1930 Hart Crane (*The Bridge*) – sans compter un nombre grandissant d'études biographiques sérieuses.

<sup>4</sup> Philip Young, *op. cit.*, p. 30-31.

<sup>5</sup> Elle séjournait chez le cacique des Potomacs lorsque le capitaine Samuel Argall remonta le fleuve Rappahannock à bord du *Treasurer*. Informé de la présence de Pocahontas dans la région, Argall décida de s'emparer d'elle et de la prendre en otage afin de protéger la vie de plusieurs prisonniers britanniques détenus par Powhatan et de récupérer leurs armes. Trahie par Iapassus, frère du chef potomac, et par sa femme, Pocahontas monta à bord du *Treasurer* en réponse à une prétendue invitation d'Argall et tomba dans le piège.

regagné l'Angleterre depuis quatre ans. Pocahontas se retrouva prisonnière et fut conduite jusqu'à Jamestown où on la traita néanmoins avec tous les égards dus à son rang.

Pocahontas, qui était alors une des seules femmes présentes à Jamestown, n'était pas, contrairement à ce que suggère le seul portrait original qui soit resté d'elle (Simon van de Passe, 1616), d'une grande beauté ; mais un gentilhomme anglais, John Rolfe, tomba amoureux d'elle. Il écrivit au gouverneur de la colonie, sir Thomas Dale, pour obtenir l'autorisation de l'épouser – tout en s'excusant de s'être épris d'un être issu d'une race aussi « barbare » et « maudite »<sup>6</sup> ! Dale accéda à la requête de Rolfe à condition que Pocahontas soit instruite dans la religion chrétienne et baptisée. Ce qui fut fait : la fille de Powhatan renia publiquement les pratiques idolâtres de sa tribu, reçut le baptême et prit le nom chrétien de Rebecca. Le mariage fut célébré en avril 1614 dans l'église de Jamestown, en présence d'un oncle de Pocahontas et de deux de ses frères venus représenter Powhatan. Dale aussi bien que Powhatan voyaient, semble-t-il, dans ce mariage le moyen d'établir une amitié durable entre les Blancs et les Indiens. Peut-être entrevoyaient-ils aussi la perspective – inédite alors et porteuse de paix – d'un *métissage* des populations en présence. On sait qu'il n'en fut rien<sup>7</sup>.

En avril 1616, Pocahontas, accompagnée de son mari, de son fils Thomas (né en 1615) et d'une dizaine de membres de sa tribu, quitta Jamestown à destination de l'Angleterre. À Londres (où elle arriva moins de six semaines après la mort de Shakespeare), on l'accueillit avec une curiosité extrême, mais avec toute la déférence due à une princesse. Reçue par l'évêque de Londres, Pocahontas fut également conviée par la Cour à un bal masqué et fut en la circonstance présentée au roi et à la reine. Elle revit aussi John Smith à l'occasion d'une rencontre étrange où, raconte-t-il, « sans prononcer le moindre mot, elle fit volte-face [...] et se cacha le visage, comme si quelque chose la chagrinait ». Les historiens

---

<sup>6</sup> On a prétendu que Pocahontas avait précédemment épousé un certain Kocoum en 1610, mais cela est plus que douteux.

<sup>7</sup> De fait, la colonie connut huit ans de paix, jusqu'à ce jour fatal de 1622 où Opechancanough, frère et successeur de Powhatan, décida d'en finir une fois pour toutes avec les empiètements territoriaux des colons anglais et lança ses hommes à l'assaut de Jamestown : 357 colons trouvèrent la mort dans ce « massacre ».

romantiques ont vu là une preuve supplémentaire de la thèse selon laquelle les sentiments liant Smith à Pocahontas étaient, dès l'origine, des liens d'amour. Rien cependant n'autorise une telle interprétation. On peut même penser que son embarras tenait au fait que l'histoire du « sauvetage » de Smith par ses soins n'était qu'une légende et n'avait jamais eu lieu. Le chef actuel des Powhatan (« Chief Roy Crazy Horse ») parle d'un « mythe malhonnête et intéressé » que les Blancs perpétuent « aux dépens de la nation powhatan »<sup>8</sup>.

La santé de Pocahontas ne résista pas à l'air embrumé et insalubre de la capitale anglaise. La princesse tomba bientôt malade et, alors qu'elle s'appêtait à regagner la Virginie, on dut arrêter son bateau à Gravesend, près de l'embouchure de la Tamise, où elle mourut et fut enterrée, probablement le 21 mars 1617.

\*

Comment lire le récit de cette vie ? Quelles leçons en tirer au regard de l'histoire des États-Unis et de l'identité de la nation indienne... et de l'avenir de l'Afrique du Sud ?

La voix du poète Vachel Lindsay est l'une des rares qui aient choisi de célébrer l'*indianité* de Pocahontas et, à travers elle, ce qui constitue, à en croire le barde d'Illinois, l'indianité fondamentale de l'Amérique et des Américains :

Nous [Américains] renonçons ici à notre sang saxon.  
 [...] La race la plus neuve  
 Est née de sa grâce fougueuse.  
 Nous renonçons ici à notre orgueil teuton :  
 Nos nordiques et slaves rodomontades sont mortes;  
 Balayés les rêves italiens,  
 Oubliées à compter de ce jour les querelles celtiques [...]  
 Elle chante le lilas, l'érable, le froment,  
 Sous ses pas son propre sol chante  
 Le printemps  
 Et la Virginie,  
 O notre mère Pocahontas<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> <http://www.powhatan.org/pocc.html>

<sup>9</sup> *Selected Poems of Vachel Lindsay*, ed. Mark Harris (New York : Macmillan, 1963), p. 117.

La beauté du contresens n'en fait pas une vérité. Ce que nous montrent l'histoire de Pocahontas et l'image qui reste d'elle, ce n'est point l'« indianisation » de l'Amérique ; c'est au contraire l'« occidentalisation » des premiers habitants du Nouveau Monde et l'extinction de leur identité. Rien n'illustre mieux ce mythe, élaboré depuis plus de deux siècles, que les divers portraits de Pocahontas inspirés d'une gravure d'époque de Simon van de Passe (1616). Celle que Lindsay appelle la « reine à la peau rouge et au chef emplumé »<sup>10</sup> y apparaît sous des traits parfaitement européens : sa peau n'est pas basanée, mais blanche ; ses cheveux ne sont pas noirs, mais bruns ; et son accoutrement, conforme à la mise des dames de cour, n'a plus rien à voir avec celui des Algonquins de Virginie.

La Pocahontas du mythe est tout sauf une Indienne : elle incarne une absence, une annihilation, un meurtre ; elle cache sous sa parure princière l'horreur des génocides à venir ; et l'éclat caucasien de son visage s'offre en miroir rassurant à la bonne conscience de l'Occident chrétien.

Certes, l'Indienne Pocahontas sauve bien John Smith d'une mise à mort certaine (ou simulée) ; mais ce à quoi, dans le mythe, elle arrache le malheureux capitaine, c'est à la « sauvagerie » d'un peuple « barbare » que n'a pas encore atteint le souffle civilisateur du christianisme. Et c'est à cette même « sauvagerie » que John Rolfe l'arrachera, elle, la princesse des bois et des marais, elle qui « chante le lilas, l'érable, le froment », pour en faire cette Rebecca anglophone et chrétienne qu'il épouse, puis emmène à Londres où elle finira, vidée de toute substance native, par mourir à elle-même. Cette Indienne policée, que Rolfe présente à la Cour comme un trophée, comme le signe visible d'une colonisation réussie, est le contre-exemple de l'Indien sauvage traditionnel : elle sauve un blanc du sacrifice rituel au lieu de le vouer à une mort atroce, elle apporte (momentanément) la paix au lieu d'encourager scalps et massacres, et finalement elle se civilise en renonçant à ce qui constituait sa redoutable altérité.

Pocahontas/Rebecca présente, en tant que mythe américain, l'avantage d'être une Indienne intégralement « désindianisée », l'exemple même de ce que l'homme blanc devait continuer

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 116.



d'accomplir s'il voulait faire du Nouveau Monde une réplique ou une annexe de l'Ancien. Plus largement, elle représente l'image féminine du « *bon sauvage* » – image qui hante depuis des siècles l'imaginaire de tous les convertisseurs du monde occidental.

Mais Pocahontas n'est précisément un mythe que pour l'homme blanc. Ses frères de sang, eux, ne célèbrent point sa mémoire ; pour eux elle est une infidèle plus qu'une « mère » ou une ancêtre vénérable, quelqu'un qui a trahi son père et sa tribu avant de tourner le dos à sa propre culture et d'épouser celle des envahisseurs – au mieux une victime manipulée. Il est étrange, écrit encore Philip Young, « qu'on n'ait jamais fait jouer la méchante à Pocahontas car elle serait excellente dans ce rôle. Du point de vue de son peuple, ses crimes – ses trahisons répétées, son apostasie culturelle et religieuse – étaient des actes graves »<sup>11</sup> – sans parler du portrait laissé d'elle par William Strachey dans son *Historie of Travaile into Virginia Britannia* (1615, publiée 234 ans plus tard, en 1849), portrait d'une « jeune fille belle de visage mais dévergondée » faisant la roue, toute nue, devant les garçons échauffés du fort de Jamestown<sup>12</sup>.

Oui, comme l'a écrit un jour Hemingway, il y a bien « deux facettes à Pocahontas »<sup>13</sup> : celle, idyllique et pacifique, de l'union des deux mondes ; celle du reniement et de la trahison avec, à terme, l'effacement de tout un peuple.

\*

Quel rapport entre cette histoire (à la fois réelle et mythique) et l'Afrique du Sud d'aujourd'hui ou de demain ? Quel rapport avec tous les peuples fraîchement libérés de la domination coloniale ou de la servitude ou de l'apartheid ?

Le rapport réside dans la similitude des risques encourus – risques liés à la fascination qu'exercent les anciens maîtres sur les vaincus, les victimes ou les esclaves enfin libérés. Quelques exemples :

---

<sup>11</sup> Philip Young, *op. cit.*, p. 30.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>13</sup> « Were there two sides to Pocahontas ? / Did she have a fourth dimension ? » : cité dans Philip L. Barbour, *Pocahontas and Her World* (Boston : Houghton-Mifflin, 1970), p. IX.

Je pense à Pocahontas et à son destin quand je vois aujourd'hui tant de Japonais (les autres vaincus de la Deuxième Guerre mondiale) se faire rectifier le nez et débrider les yeux pour avoir l'air d'Américains ou d'Européens – ou quand je vois, en Europe, tant d'adolescents s'«américaniser» sans le savoir, dans leurs habits, leurs jeux, leur façon de se nourrir, etc.

Je pense à Pocahontas quand je vois un peu partout dans le monde, tant d'hommes et de femmes de couleur, y compris des mannequins comme Naomi Campbell, se faire décrêper les cheveux pour ressembler à des Occidentaux.

Je pense à Pocahontas quand je vois de plus en plus de footballeurs noirs se teindre les cheveux en blond ou en roux ; ou, pire encore, quand je vois Michael Jackson se faire « désafricaniser » le visage et blanchir la peau pour effacer sa négritude. Il n'est d'ailleurs pas sûr qu'il survive longtemps à cette mortelle métamorphose – aussi mortelle, semble-t-il, que l'apostasie de Pocahontas.

Ce qui est vrai pour un individu l'est aussi pour un peuple. On ne peut entamer une vie nouvelle en commençant par renoncer à soi-même. À la fin du film *Amistad* de Steven Spielberg, l'ancien président John Quincy Adams, essayant de sauver les pauvres captifs devant la Cour suprême, rappelle au tribunal les grands principes incarnés par les pères fondateurs de la nation américaine, – Washington, Jefferson et son propre père John Adams – et il conclut par ces mots : « Nous *sommes* ce que nous *fîmes* ». Je crois qu'il avait raison : si on ne reste pas, tandis qu'on prépare l'avenir, fidèle à ce qu'on fut, alors on risque de n'être rien. Cela ne veut pas dire qu'il faille se replier sur soi et refuser tout apport extérieur, toute nouveauté ; cela signifie simplement qu'il faut se garder de *perdre* le meilleur (c'est-à-dire souvent le plus ancien) de soi-même tandis qu'on *se modifie* au contact des autres.

Cette menace concerne moins les peuples, solidement ancrés dans leurs traditions, que les élites plus quotidiennement au contact de la culture et des mœurs des anciens maîtres devenus « partenaires ». J'espère qu'elles ne connaîtront pas, là où elles dirigent leurs pays, le même sort que Pocahontas.

Loin de moi, ici, l'idée de donner des leçons à qui que ce soit. Je souhaite simplement, à la lumière de l'histoire et des mythes, dont celui (si affligeant) de Pocahontas, formuler un souhait au sujet de l'Afrique du Sud de demain : le souhait que, tout en modernisant leur pays, les élites sud-africaines restent fidèles à ce que leur culture a été – et que, par exemple, elles s'ins-

pirent du comportement de leur ancien président, Nelson Mandela, qui, tout comme Gandhi ou Nehru à une autre époque, continue, dans les rencontres nationales ou internationales où il est invité, de porter sa tunique à fleurs traditionnelle, quand il ne danse pas le « toi-toi ». Et il ne s'agit pas là de simple folklore ; il s'agit de la préservation d'une identité. En tant qu'image ou reflet de ce qu'on est, l'habit fait plus souvent le moine qu'on ne le croit.

Bernard VINCENT<sup>14</sup>  
Université d'Orléans



## INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Barbour, Philip L. *Pocahontas and Her World*. Boston : Houghton-Mifflin, 1970.
- Hubbell, Jay B. « The Smith-Pocahontas Story in Literature », *The Virginia Magazine of History and Biography* 65 (juillet 1957) : 275-300.
- Mossiker, Frances. *Pocahontas : The Life and the Legend*. New York : Knopf, 1976.
- Smith, Bradford. *Captain John Smith : His Life and Legend*. Philadelphie, 1953.
- Strachey, William. *Historie of Travaile into Virginia Britannia* (1615).
- Smith, John. *True Relation of Virginia*, Londres, 1608.
- , *The Generall Historie of Virginia, New England and the Summer Isles, with the names of the adventurers, planters and governours from their first beginnings Ann 1584 to the present 1624. With the proceedings of those several colonies and the accidents that befell them in all their journeyes and discoveries. Also the maps and descriptions of all those countryes, their commodities, people, Government, customes, and religion yet known* (Londres, 1624).
- Tilton, Robert S. *Pocahontas : The Evolution of an American Narrative*. New York : Cambridge UP, 1994.

---

<sup>14</sup> Professeur émérite d'histoire et civilisation américaines à l'Université d'Orléans.

Young, Philip. « Pocahontas (1596?-1617) », in G. J. Barker-Benfield and Catherine Clinton, éd.s., *Portraits of American Women*, New York : St. Martin's Press, 1991 (reprise de « The Mother of Us All », *The Kenyon Review* 24 [1962] : 391-415).